

---

« À propos de l'article de François Peraldi »

Dominique Scarfone

*Santé mentale au Québec*, vol. 7, n° 1, 1982, p. 120-122.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/030131ar>

DOI: 10.7202/030131ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

«*Santé mentale au Québec*» entreprend sa septième année avec le présent numéro. Pendant six ans, nous avons tenté d'améliorer la tenue et le contenu de notre revue, avec la collaboration de nombreux auteurs. Six années au cours desquelles les lecteurs nous ont accompagnés avec patience et fidélité.

Nous désirons maintenant donner la parole à nos lecteurs, de façon régulière, dans chaque numéro. Nous souhaitons entendre leurs critiques et leurs réflexions concernant autant les articles que l'orientation générale de la revue. Nous voulons que cette chronique soit animée et permette des échanges entre les lecteurs, les auteurs et le comité de rédaction.

Nous nous engageons à faire mention de toutes les communications destinées à cette nouvelle chronique et, dans la mesure du possible, à publier in extenso les textes que nous recevrons. Il est par ailleurs important que les lecteurs qui désirent profiter de cette tribune nous l'indiquent clairement en s'adressant de préférence au soussigné et en faisant mention de cette tribune.

La tribune des lecteurs prend vie dès aujourd'hui avec la publication de commentaires sur le contenu du numéro spécial de l'automne 1981 consacré à l'état de la psychiatrie québécoise. Nous remercions ceux qui ont pris la peine de nous écrire, et nous espérons recevoir très bientôt des commentaires sur le présent numéro.

Ajoutons en terminant que tous peuvent nous écrire : étudiants, enseignants, personnes intéressées à quelque titre au domaine très vaste de la santé mentale. Nous désirons souligner par ailleurs que, depuis ses débuts, «*Santé mentale au Québec*» se veut le plus possible l'organe des praticiens en santé mentale et désire répondre le mieux possible à leurs attentes.

Georges Aird

### À PROPOS DE L'ARTICLE DE FRANÇOIS PERALDI

#### Dans les entrailles du monstre

Dans un texte virulent, François Peraldi (1981) entend régler le compte d'un tas de gens. «Tous pourris» résumerait bien son propos, mais ce raccourci ne ferait pas justice à l'effort d'élaboration de sa pensée. Celle-ci semble toutefois avoir à l'avance entendu la cause et prononcé le verdict.

D'entrée de jeu on est sommé de choisir. Ou bien on va à «la bonne école» de psychanalyse,

ou bien on gargouille dans les entrailles du monstre psychiatrique, bête aliénante au service de l'État bourgeois...

Piteux de ne pas savoir lire, imbécile de vouloir soigner, j'ignorais que c'était l'attribut exclusif d'une école de psychanalyse, ou même de la psychanalyse tout court, d'ouvrir «l'espace d'un devenir illimité... l'espace des questions, des désirs inscrits effectivement dans l'histoire du sujet»

(Peraldi, 1981, p. 112). J'avais cru comprendre, au hasard de mes myopes lectures, que c'était aussi la préoccupation de certains psychiatres existentialistes et de bien d'autres praticiens d'inspiration humaniste. (Voir par exemple Yalom, 1980).

Moins souvent confronté aux thèses althus-sériennes qu'aux angoisses de mes patients (je dis bien *patients*, du grec *pathos*, qui signifie souffrance...), j'avais cru bêtement qu'il s'agissait avant tout de soulager un tant soit peu la souffrance, trop heureux si c'était par ma disponibilité à l'écoute que je pouvais mieux le faire, mais ne rejetant pas *a priori* les autres outils thérapeutiques. J'ignorais que le symptôme était la moindre des choses, que l'angoisse ou l'idée de suicide pouvaient suivre leurs cours, pourvu que je n'aïlle pas, par une malheureuse interprétation ou une satanique pilule, clore pour un moment le débat. Car l'important, semble-t-il, c'est de garder ouverte la question, dût-elle conduire à l'ouverture d'une veine ou à la rupture de la capsule du délire et de l'hallucination.

On rétorquera que je «charrie», comme on dit. Mais j'ajouterai : «à peine», car, du moins dans ma pratique quotidienne, il m'arrive souvent de regretter l'absence, dans l'histoire du patient, d'une figure d'identification «assez bonne», au sens de Winnicott. Je n'ai pas honte de dire que je ne vois toujours pas ce que l'identification, à un objet «assez bon», a de nuisible. Et sans jamais avoir pensé que c'était là le point d'arrivée d'une cure analytique, il me semble toujours y voir une fonction d'édification, très positive à une certaine étape du développement de l'individu, sans que celui-ci soit exempté de la tâche de remaniement de ses identifications pour parvenir, quand tout va bien, à la délimitation d'une certaine «identité» qu'on pourrait aussi nommer «unicité». Cette identité, qui est autre chose que la somme des identifications, n'est certes pas un «vase clos», mais je ne vois pas comment elle pourrait rester une «plaie ouverte», sans qu'il n'y ait de sérieux risques pour la survie physique ou mentale de l'individu.

Cette façon de voir est sans doute scandaleuse aux yeux d'un Peraldi qui avait déjà paré le coup dans son texte. Ne serait-ce pas là, justement, le «sujet adapté à l'ordre bourgeois» qu'il dénonce? Là-dessus, je dois dire que j'ignorais que le sujet

*prolétarien*, le moi de l'homme nouveau ou quelque autre instance qui en tienne lieu, pouvait d'ores et déjà émerger au terme d'une analyse faite auprès d'un *vrai* analyste. Peraldi a de quoi émerveiller dans sa description de son «sujet pluriel... infiniment adaptable et non pas adapté au seul ordre bourgeois» (p. 112). Mais une question me dérange : au sein de quel autre ordre que le bourgeois peut-on aujourd'hui vérifier l'adaptabilité infinie du sujet peraldien? Puis une autre : avons-nous encore besoin d'une révolution? Pourquoi ne pas tous passer par le bon divan pour en émerger tous libérés? Avec une telle psychanalyse, qui a encore besoin du marxisme?

On me rétorquera qu'encore là je charrie. Et moi de redire : à peine. Car des jonctions triomphales entre Marx et Freud, il y en a eu plus d'une ces dernières décades ; on s'est bien amusé et on a tourné en rond. Vient un temps pour dire que ce n'est pas si évident que ça, malgré les *imprimatur* que nous donnerait un Althusser. Il reste encore à concilier, par exemple, la théorie de l'instinct de mort, que Peraldi identifie lui-même comme centrale dans la pensée freudienne, avec la théorie de l'extinction de l'État et de la disparition des classes, et donc des guerres, centrale dans la pensée marxiste. Freud lui-même ne s'y trompait pas, lorsqu'en parlant de l'agressivité il écrivait :

«Il me semble hors de doute aussi qu'un changement réel de l'attitude des hommes à l'égard de la propriété sera ici plus efficace que n'importe quel commandement éthique ; mais cette juste vue des socialistes est troublée et dépouillée de toute valeur pratique par une nouvelle méconnaissance idéaliste de la nature humaine.» (Freud, 1971, p. 105)

Et, pour Freud, la méconnaissance idéaliste en question, porte sur l'instinct de mort comme il l'exprime clairement à la fin du même ouvrage :

«La question du sort de l'humanité me semble devoir se poser ainsi : le progrès de la civilisation saura-t-il, et dans quelle mesure, dominer les perturbations apportées à la vie en commun par les pulsions humaines d'agression et d'auto-destruction?» (Freud, 1971, p. 107)

Aucun raccourci de Marx à Freud ne saurait passer à côté de ce problème, ni en théorie ni en pratique. Et surtout pas les anachroniques «crois ou meurs» que nous sert Peraldi au moment mé-

me où le marxisme traverse une crise importante, secouant la poussière de la scolastique, rejetant les dogmes et exposant à un doute bénéfique les principes les plus sacrés<sup>1</sup>. Il ne fait pas de doute qu'une telle remise en question est bonne pour toute théorie, y compris la psychanalyse, mais seulement si elle conduit à autre chose qu'aux équations commodées que nous propose Peraldi dans son texte. On ne rejette pas un dogmatisme pour en adopter un autre.

Une phrase de Gramsci est tout aussi valable pour la psychanalyse que pour le marxisme : «La vérité est révolutionnaire». Parmi les petites vérités dont je peux témoigner, sans vouloir satisfaire aux exigences théoriciennes de Peraldi, c'est que pour aller à une assemblée syndicale ou à un cours sur l'épistémologie freudienne, encore faut-il ne plus être agoraphobe. Et tant pis si la clomipramine réussit mieux que plusieurs mois de parole. Ce qui ne veut pas dire que dans la parole, «y a rien là», bien au contraire. Je veux seulement rappeler qu'il n'y a pas de solutions univoques. L'administration d'un antidépresseur n'implique pas nécessairement l'aliénation du sujet ou la négation de son vécu. Je ne saurais nier la facilité dans laquelle on peut verser grâce aux prescriptions, mais je dois aussi dire que prescrire un médicament peut aussi signifier qu'on a vraiment reconnu la souffrance et qu'on y a répondu. L'adhésion puriste à une attitude thérapeutique quelle qu'elle soit, a un prix qui est toujours payé... par le patient.

Je veux aussi dire que le lithium, ça garde parfois son sujet vaillant pour la lutte qu'il voudra bien mener, et que je n'ai pas encore vu quelqu'un en état de manie retourner les armes contre l'État bourgeois<sup>2</sup>. J'en ai plutôt vu s'enfoncer jusqu'au cou dans les rouages dentés du «système», avec l'onctueux lubrifiant de quelques cartes de crédit.

Nous sommes plusieurs dans les entrailles du monstre bio-psycho-social, cherchant à défendre deux de ses têtes, que la première (la «bio») cherche à rendre caduques. La «psycho» et la «sociale», cher M. Peraldi, sont attaquées de toutes parts. Vous vous en réjouissez sans doute, croyant y voir plutôt des masques qui tombent enfin. Mais il y a de nombreux praticiens qui y croient encore et qui en font le lieu d'un questionnement soutenu, débouchant même dans le politique, si ça peut

vous rassurer. Et tous n'ont pas lu Lacan, qui est, soit dit en passant, vraiment difficile à lire<sup>3</sup>.

Des vérités, nous en cherchons. Des théories, nous en redemandons, quoiqu'il y en ait. Encore faut-il qu'on nous parle et point qu'on nous sermonne. Car, à discourir comme vous le faites dans votre texte, M. Peraldi, vous semblez plutôt avoir des thèses à diffuser que des questions à ouvrir.

Dominique Scarfone

#### NOTES

1. Voir à ce sujet le débat de fond qui se mène au sein d'une des organisations marxistes canadiennes les plus sérieuses, l'Organisation EN LUTTE!, dans le journal du même nom. Ce débat secoue aussi l'ensemble des organisations marxistes à travers le monde, sauf celles qui n'ont jamais vraiment rompu avec Moscou.
2. Dans un autre texte, Peraldi (1980) écrit, en parlant de la «psychiatrie lourde», que pour celle-ci «il vaut mieux produire un ouvrier handicapé (perte de mémoire due à l'électrothérapie, dégénérescence rénale due au lithium, atonie, ralentissement général et confusion due au largactil du cher Dr Lehman, etc.), que laisser sortir une personnalité anomique dont les pulsions agressives non inhibées pourraient toujours se retourner contre le système». Outre le fait qu'il donne une vision tout à fait unilatérale de l'usage des traitements biologiques, Peraldi verse dans un romantisme anarchisant dont les patients eux-mêmes feraient les frais. Peut-on imaginer qu'on monte à l'assaut de l'État bourgeois grâce aux «pulsions agressives non inhibées» d'une «personnalité anomique»?
3. Certains auteurs, tel Jean-Michel Palmier (1972), dans son ouvrage sur Lacan, ne craignent pas d'indiquer au passage l'hermétisme du style de Lacan. La majorité des disciples du Maître, toutefois, se contentent de singer ce même style et de se dérober ainsi au regard critique d'un public plus large. Pour avoir le droit de critiquer les Lacaniens, il faut donc avoir subi l'initiation du style, par lequel les «in» se distinguent des «outsiders». Et vive le prolétariat!

#### BIBLIOGRAPHIE

- FREUD, S., 1971, *Malaise dans la civilisation*, Paris, P.U.F.
- PALMIER, J.-M., 1972, *Lacan*, Paris, Éditions universitaires.
- PERALDI, F., 1980, «La psychiatrie, système pénal de la femme», in *Les femmes et la folie*, Montréal.
- PERALDI, F., 1981, «La psychanalyse est morte, vive la G.R.C. psychiatrique!», *Santé mentale au Québec*, vol. VI, n° 2.
- YALOM, I.D., 1980, *Existential Psychotherapy*, New York, Basic Books.